

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 28

Artikel: Mot de la dernière charade
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Dame, tu sais, quand on ne me donne rien. Hier, la journée a été mauvaise, et, le soir, quand je me suis glissée dans une meule, l'estomac vide, cela m'a semblé drôle de penser à tout le pain que l'on ferait avec ces gerbes de blé au milieu desquelles j'étais couchée, moi qui n'en avais pas trouvé un morceau à me mettre sous la dent...

— Pas mangé !

J'étais bouleversé...

— Tiens, dis-je en lui présentant *mon pâté*, prends, mange.

— Mais ça n'est pas à toi.

— Ça ne fait rien.

Elle le repoussa doucement.

— Non, dit-elle ; je te remercie tout de même, François, mais ce serait voler ; je ne peux pas.

— Voler !

J'étais devenu très rouge...

— Vois-tu, continua-t-elle, quand maman est morte, elle m'a fait promettre de rester bien honnête : de ne jamais toucher à ce qui ne m'appartenait pas. Souvent, depuis, quand j'ai grand faim, comme aujourd'hui, si je passe près d'un cerisier tout chargé de cerises vermeilles et sucrées ou d'un groseiller aux grappes bien mûres, j'ai une terrible envie d'y goûter, mais je me rappelle les paroles de maman, et je me contente de les regarder. Cela ne fait pas de mal, n'est-ce pas ?

Je restai muet.

— Un jour, j'avais faim encore plus qu'à cette heure ; j'arrachai une carotte dans un champ, mais comme j'allais y mordre, il me sembla voir maman, toute pâle, et je replantai ma carotte... par exemple, je ne sais pas si elle a repris !

Elle riait, montrant ses dents blanches, et ce cœur gai, contrastant avec ses yeux caves, ses joues tirées, faisant peine à voir.

— Je me sauve, reprit-elle, serrant son gros sou dans sa petite main maigre, tu n'as pas besoin de me souhaiter bon appétit...

Elle s'éloigna en courant.

Je restais là humilié, confus, repentant.

Je pleurais... je pleurais... en songeant à mon brave homme de père, si honnête et si estimé. Qu'aurait-il dit en voyant son fils voleur !

Car elle avait raison, la petite Yvonne, j'étais un voleur !

Je n'avais pas su résister à ma gourmandise, tandis qu'elle résistait à la faim.

Quelle honte ! Je pleurais, je pleurais.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ; est-ce que tu dors ? dit une voix riieuse.

Yvonne était devant moi, mordant dans sa miche, et me regardant, étonnée de me retrouver là.

— Tu fais joliment tes commissions !

Elle s'arrêta, saisie, en voyant ma figure baignée de larmes :

— Qu'est-ce que tu as, François ?

— J'ai que je suis un voleur, Yvonne.

— Toi !

— Oui, moi !

Et, sanglotant, je lui racontai l'histoire de mes pâtés.

Elle m'écoutait, son joli visage sérieux.

— Sais-tu ce qu'il faut faire, François ?

— Non, Yvonne, mais toi qui es si sage, si raisonnable, tu devrais me le dire ?

— Il faut conter la chose à M. Monnier.

— Tu crois ? dis-je en frissonnant.

— Oui.

— Et s'il me chasse ?

— Il ne te chassera pas : il est bon. Et puis enfin !

— Je n'oserais jamais.

— Si, j'irai avec toi jusqu'à la porte de la ferme. Tu viendras me dire comment ça s'est passé.

Obéissant docilement, je rentrai au logis, les yeux rougis, gonflés.

— Bon ! tu n'es pas en avance, dit M. Monnier qui était justement dans la salle ; mets tes pâtés sur le plat.

J'obéis en tremblant.

— Eh mais, il y en a un de plus qu'à l'ordinaire, petit ; comment cela se fait-il ?

Je tombai à genoux et je confessai ma faute en pleurant.

Le digne homme m'écouta patiemment.

— C'est mal, dit-il enfin, mais, puisque tu l'as compris tout seul...

— Non, monsieur Monnier, c'est Yvonne.

— Yvonne ?

— Oui, la petite ; celle qu'on appelle voleuse, qu'on méprise, et qui vaut mieux que moi.

M'interrogeant avec bonté, mon maître finit par démêler l'écheveau assez embrouillé de mon récit.

— Pauvre petite, pauvre petite ! répétait sa grosse voix rude tout adoucie.

Puis, posant sa main sur ma tête :

— La franchise de ton aveu me prouve ton repentir, François ; tu ne seras pas chassé et Yvonne aura aussi une place à la ferme ; va la quêrir.

Ah ! dame, je ne fus pas long !

Et quand nous fûmes tous deux devant le cher homme :

— Remercie Yvonne, François, me dit-il, car si tu ne comprends pas encore le service qu'elle t'a rendu, tu le comprendras plus tard. Quand on met le pied dans le mauvais chemin, il est difficile d'en sortir, et tel est devenu un voleur de profession qui a commencé par dérober des pommes. Remercie donc ta petite amie, François.

Nous ne quittâmes plus la ferme. Les bons exemples et les bons conseils d'Yvonne eurent une heureuse influence sur moi, et c'est à elle que je dois d'avoir succédé plus tard à maître Monnier comme propriétaire des « Quatre-Chemins ».

— Et qu'est devenue Yvonne, grand-père ?

— Yvonne ? Elle est devenue ta grand-mère, mon fleu. Après avoir fait de moi un honnête homme, elle en a fait un homme heureux.

ARTHUR DOURLIAC.

Lo bumeint.

Se vo distiutà avoué caquon que n'est pas d'accou avoué vo, s'agit dè savai menà lo mor se vo volià avai réson, et se vo pâodè derè ouèi iò n'ia rein à repià, l'autro est bin d'obedzi dè bastà.

Dou pàysans, ein bévesseint quartetta, dévezàvont dè lào meti et dè la manière que faillai bumeintà lè terrès. Yon preteindai que faillai épantai lo fèmi sù lè prà, tandi que l'autro desai que cein ne vaillessai rein dào tot et que s'on ne lo mettai pas dein terra cein ne servessai dè rein ; etpo provà que l'avai réson, ye fe à l'autro :

— Te ne vao pas mè crairè ? Eh bin, coumanda vai dou bon bifetèques ao carbatier, et pi te t'ein mettè ion sù lo vèintro tandi que medzèri l'autro, et ne vairein à quoui cein farà lo mè dè bin !

On bin boun'homme que l'est dè la société po fèrè passà lo goût d'ao vin, s'ein va à Maudon et sè met à comptà lè cabarets.

— Et-e portant possiblo d'avai atant dè cabarets que cein ! que dit à on bon bordzai, l'ein faudrai clioure ao mein la maiti.

— Vaidè-vo, monsu, l'ai repond l'autro, n'ein d'ai gros martzi, d'ai grossè fairès, et faut pouai abrèva tot ci mondo. Et pu, vaidè-vo, tzi no, on n'amè pas l'igue, on ne seïn sert què po rinci lè verro.

Un professeur myope.

L'un des derniers titulaires de la chaire de chinois au Collège de France était atteint d'une myopie exceptionnelle. Il en était arrivé à ce degré où l'art de l'opticien devient à peu près impuissant.

Le nombre des amateurs de langue chinoise étant, paraît-il, très restreint à Paris, le cours de ce digne professeur avait lieu dans une salle à peu près déserte. A peine trois ou quatre auditeurs, dont un ou deux désœuvrés, venaient-ils essayer d'apprendre à lire dans le texte original le *Commentaire moral et politique* de Confucius, ou l'*Hao Khieou Tchocan*, c'est-à-dire le « Roman de la femme accomplie. »

Parmi ces rares élèves figurait un jeune homme d'une vingtaine d'années qui avait pris l'habitude d'amener régulièrement avec lui un beau chien blanc, objet de sa vive affection.

Ce chien s'asseyait gravement sur le banc, à côté de son maître et paraissait écouter, avec l'attention la plus soutenue, les leçons du digne professeur.

Un jour, pour une cause quelconque, le jeune homme arriva sans le chien blanc.

Le professeur entra peu après, s'assit, et, promenant sur les bancs trop clairsemés d'auditeurs son regard atone, il dit doucement d'un ton de regret sympathique et en désignant la place laissée vide par le chien :

— Je constate avec peine, messieurs, l'absence de l'élève en paletot blanc qui, jusqu'ici n'avait pas manqué une seule leçon.

Oh ! les enfants !

Sous ce titre, un de nos abonnés nous écrit : Permettez-moi de vous faire part d'une petite conversation que j'ai eu l'occasion d'entendre hier soir dans la rue.

Une de mes voisines envoyait son petit garçon chez l'épicier pour acheter quelques provisions de ménage et lui remettre en même temps un billet.

— Tiens, mon enfant, lui avait dit sa maman, voici un billet que tu remettras à M. X... Prends bien garde de ne pas le perdre, et surtout de ne le laisser lire à personne !... Va vite, et n'arrête nulle part... Tu as bien compris ?...

— Oui m'ma.

Le gamin avait à peine fait quelques pas dans la rue qu'il dit, d'un petit air crâne, à son frère qui l'accompagnait :

— Moi, je sais lire tous les biets.

Puis, il commence, à haute voix, la lecture de celui qu'il avait en mains, et cela avec ce ton nasillard et traînant si commun chez les enfants :

Aus... si... tôt... que j'au... rai... de... l'argent... je... vous... pay...e...rai... la... note... q... u...e que... je... vous dois.

Veillez agréer, etc.

B.

Mot de la dernière charade. — Angleterre.

Ont deviné : MM. Gysler, Lausanne. — Delessert, Vufflens. — Perrochon, Chauxannes-de-Bogis. — Dufour-Bonjour, Genève. — Brocard, Avenches. — La prime est échue à M. Dufour-Bonjour.

A Trouver.

Aux sept mots : *seul, Firmin, crois, noise, cité, serpe, vent*, ajouter les noms de sept départements français et former sept mots nouveaux. Les premières lettres des départements et les premières lettres des mots nouveaux formeront le nom d'un grand poète latin.

Journal de l'Exposition nationale. — N° du 3 juillet : Le fer forgé, métaux ouvrés, par G. Hantz. — Nos chemins de fer de montagne. — Dié Jagd-austellung, par G. Luck. — Ginevra. La Città, par F. Paris. — Le pavillon de chasse et de pêche, par E. Privat. — Les Autorités fédérales à l'Exposition. — Bei der Javanesen, par G. Becker. — Concerts symphoniques. — Le poème alpestre. — Chronique de l'Exposition. — Gravures.

Boutade.

Une jeune dame désirait ardemment avoir une petite fille. Quelques semaines avant de mettre au monde son premier enfant, elle se crut tellement assurée que ses désirs étaient réalisés, qu'elle fit tout préparer pour elle : layette, bégains ornés de faveurs roses, etc. Le nom même était trouvé ; la petite fille devait s'appeler Zoé. Enfin la dame accouche et les cris d'un gros garçon trompent tous les calculs, déjouent toutes les combinaisons. « Ah ! s'écrie la maman désolée, que va devenir mon joli nom de Zoé ? Encore si l'on pouvait donner ce nom à ce marnot ? — N'est-ce que cela qui te chagrine ? dit un oncle appelé pour être parrain. Va, va, je l'ai cru comme toi, et nous allons l'appeler Robinson ; alors ce sera Robinson *cru Zoé* ! »

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.